

ALEXANDRE ASTRUC

LES
VACANCES

roman

nrf

GALLIMARD

RECHERCHES SUR LA
GÉOLOGIE DE LA FRANCE

RECHERCHES



PAR M. A. BRUGNOT

3,645

LES VACANCES

3,64

ALEXANDRE ASTRUC

LES VACANCES

roman

nrf

GALLIMARD

4^e édition

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.**

Copyright by Librairie Gallimard, 1945.

à JACQUES BOST.



Et puisqu'il faut que cette histoire commence, puisque toute histoire doit avoir un commencement, je n'en vois pas de meilleur pour celle-ci, que l'instant où le petit doigt de maman s'immobilise devant le télégramme chiffonné que je sors de ma poche à l'heure du repas. Et, ceci dit, il me paraît inutile de vous expliquer pourquoi et comment je suis amené à me trouver ce soir-là dans le train de Nancy, debout dans un compartiment de seconde classe, à regarder les lumières de la gare de l'Est disparaître et mourir dans la nuit. Vous le saurez assez tôt et je passe tout de suite à l'instant où je rencontre cette fille dont j'ai, paraît-il, déjà croisé le regard. Mais ceci est une autre histoire et c'est peut-être même cela dont il s'agit ici.

Donc le train filait dans la campagne et je crois bien que c'était le matin, parce que déjà s'organisait autour des lavabos-waters cette file de mal réveillés que l'on rencontre aux premières lueurs du jour. Je m'étais accoudé à la barre d'appui, le nez écrasé contre la vitre, mon veston accroché au

bouton de la porte, avec, derrière la porte, un compartiment entier qui en écrasait.

A un moment donné, cette porte s'entr'ouvrit et, dans l'éclair qu'elle livra, je lançai un regard vers les gens au milieu desquels j'avais dormi cette nuit. Car, s'il faut remonter dans le passé, autant indiquer tout de suite qu'hier, lorsque je suis entré, il faisait déjà nuit et seule une tremblotante veilleuse, solitaire et vigilante, éclairait le compartiment. Je garde le souvenir d'une nuit agitée, traversée de coups de vent et de branchages, me déchirant les vêtements et le visage. Car, s'il faut encore préciser, peut-être suffira-t-il que j'ajoute que je n'avais ni argent ni billet et que j'avais voyagé accroupi sur le marchepied, accroché à la poignée par une main dont la douleur relie mieux que la mémoire le passé au présent. Maintenant qu'on ne croie pas qu'il s'agisse là d'une aventure exceptionnelle, car depuis le temps que je voyage sans billet, il ne s'est passé guère de déplacements que j'aie effectués tranquillement assis sur une banquette de troisième ou de seconde. Et, si l'on me répond que je n'ai qu'à avoir assez d'argent, alors lisez ce livre, parce que c'est encore cela le sujet de cette histoire. Car enfin, si je n'ai pas d'argent, c'est que je n'ai jamais consenti à en gagner.

Mais laissons pour l'instant ce voyageur qui, la porte refermée derrière lui, gagne l'arrière du compartiment où il ne se doute pas qu'il lui faudra attendre son tour. L'image qui me retient, c'est celle que me renvoie la vitre à travers laquelle brille un fleuve dont je saurai tout à

l'heure le nom, quand le train aura fini de le traverser et que la porte se sera de nouveau entr'ouverte pour laisser passage à cette fille dont c'est précisément le reflet que je regarde. Et, si elle vient vers moi, c'est qu'elle n'est pas tout à fait sûre qu'elle n'aura rien à voir dans le drame qui se noue à quelque trois cents kilomètres de là.

Donc la portière claqua avec ce bruit sec qu'imite si bien la détonation d'une arme automatique et, quand je me retournai, je vis la fille que j'avais manqué de tuer cette nuit en lui balançant sur la tête un carton à chapeau, qui me fixait dans l'embrasure de la porte. Je fis un salut discret à tout hasard, puis je me remis à regarder défiler devant moi les arbres et les champs, la nuque brûlée par ces prunelles perçantes. S'il est vrai que le regard braqué sur quelqu'un l'oblige à faire volte-face et le retourne comme la poêle une crêpe ou un signal l'approche du train, j'aurais dû virer sur mes talons d'une seule pièce. Mais, comme je connaissais le système et qu'on ne me la fait plus avec ce genre de choses, je me tins bien tranquille et sortis simplement une cigarette de mon veston.

Quelques myriamètres plus loin, ce qui représente bien un petit quart d'heure, je demandai du feu à un monsieur qui passait dans le couloir. Comme il était très gros, il fallut que la fille se poussât pour qu'il puisse poursuivre son chemin lui aussi sans doute vers les closets. Elle s'écrasa comme une feuille de papier à cigarette contre le mur, puis se remit tranquillement à regarder devant elle, c'est-à-dire à me regarder. Elle était

toujours là quand nous traversâmes sans nous y arrêter la gare d'Auxerre, ce qui plongea dans la consternation un groupe de jeunes filles parties pour camper, parce qu'elles auraient voulu y remplir leur gourde; elle y était encore, debout contre la portière, avec son petit air décidé et son pull-over de laine grise, quand je revins à mon tour des closets où j'avais fait un brin de toilette. En passant devant elle je la dévisageai et je la revis telle qu'elle m'était apparue sous l'éclairage de la veilleuse, un instant dérobée aux ténèbres du compartiment. A la fin, je n'y pensai plus et je me mis à lire un roman que j'avais emporté avec moi.

C'est ainsi que je lisais un roman et que chaque cahot du train me rapprochait de l'endroit où je devais rejoindre Paul et je pensai à ce que je dirai à Paul quand je descendrai de ce train qui me menait vers lui. Oui, c'est ainsi que j'étais et déjà cette histoire avait pris sa course vers une fin implacable, affectant pour l'instant la forme d'un train de voyageurs lancé à cent vingt à l'heure sur la ligne Paris-Bayonne. Mes yeux parcouraient les pages et les lettres demeuraient devant eux, mais mes pensées étaient ailleurs : chacun sait que ce n'est pas une affaire seulement des yeux, mais surtout de la tête. Aussi, au bout de quelques instants, je refermai mon livre et le fourrai dans la poche de ma veste. Une autre cigarette vint éclater sa blancheur au seuil de ma bouche et un briquet crépita derrière moi, mais déjà j'avais sorti une boîte d'allumettes et l'allumette de sa boîte. Quand l'allumette fut consumée, je la balançai par la fenêtre, et quand le serre-frein

l'eut aperçue, petit point rouge lumineux qui filait entre les rails vers ce point de fuite que tous les dessinateurs connaissent, j'en étais au déjeuner d'hier. Dieu que ce chiffon de papier bleu jailli des profondeurs devait avoir de fâcheux inconvénients !

J'avais reçu ce télégramme le matin. Il roula sur la table comme une boulette et s'arrêta devant le panier à pain. Ce fut maman qui le prit, et qui d'autre auriez-vous voulu que ce fût, car, en dehors de moi, il n'y avait à table que M. Charles qui était encore trop nouveau pour se permettre des familiarités de cet ordre. Il se tint bien sage sur sa chaise, prenant l'air intéressé qui sied si bien aux personnes de son âge quand on s'excuse devant eux de lire sa correspondance. Maman chercha dans son tablier les lorgnons sans lesquels elle ne pouvait voir.

— Je pars ce soir, dis-je avant qu'elle ne les ait chevauchés, comme pour prévenir l'avenir et couper court à toute retraite.

— Tu ne vas pas me laisser seule, gémit maman.

— Si, répondis-je, je vais à C... rejoindre un ami.

— Ton ami Paul, sans doute, dit-elle, et le ton de sa voix indiquait qu'elle souhaitait passionnément se tromper, mais ses lunettes lui révélèrent en bas du papier chiffonné une subscription qui ne laissait aucun doute quant à l'identité de son expéditeur.

La bonne entra et apporta du poisson. C'était vendredi : c'était tous les vendredis que je venais déjeuner chez ma mère. Comme d'habitude, je

m'abstins d'en prendre et maman cria comme tous les vendredis :

— Marie, faites donc une petite côtelette pour M. Victor, il n'aime pas le poisson.

Ensuite elle se retourna, pour m'excuser, vers ce monsieur que l'on m'avait présenté tout à l'heure sous le nom de M. Charles, ce qui n'était pas dans le programme habituel, et cela pour la bonne raison que c'était la première fois que je le voyais à notre table. Je devais apprendre quelques heures plus tard qu'il était marchand de champagne et que Charles n'était pas son prénom, mais bien son nom, ce qui indiquait qu'il n'appartenait pas au milieu, mais j'avais déjà deviné de quelle nature étaient les rapports, plus passés que présents d'ailleurs, qui pouvaient l'unir à ma mère et expliquer ainsi sa réception. Je n'en eus plus de doute quand, après nous avoir conduits au cinéma pour fêter mon départ, il m'accompagna avec maman sur le quai de la gare. Il m'acheta des cigarettes, des fruits, des illustrés et des livres. Je crois même qu'il eut à mon égard, à l'heure des adieux, les gestes et les paroles d'une paternité sans doute tardive, mais difficilement équivoque, dont je suis pour ma part fermement décidé à ne jamais tenir compte. Je trouve qu'à mon âge il est un peu avancé de se donner un père et vous m'avez compris sans que j'aie besoin de prolonger cette poignée de mains, qui menace de se rompre, avec un gros monsieur qui court et qui s'essouffle le long d'un wagon de seconde. Mais déjà le train disparaît au bout du quai et M. Charles sort de son champ de vision comme il sort de cet histoire, et j'espère que c'est pour ne plus jamais y rentrer.

Le train fonçait dans la nuit avec assez de vitesse pour que les branches des arbres plantés le long du rail me déchirassent le visage et pour que le déplacement d'air me collât au ventre du wagon. Par instants la sirène transperçait la nuit assourdissante de silence, des paquets surgis de je ne sais où vrombissaient en effleurant mon visage, et dans les tournants la locomotive brûlait avec de grandes flammes rouges, comme si elle s'était prise pour un feu de Bengale. Nous passâmes sur un pont : je me sentis tout d'un coup aspiré par le vide qui se découpait au-dessous de moi jusqu'à ce que la chaude intimité d'un tunnel m'eût redonné l'espoir de vivre. Quand je remontais dans le compartiment après avoir lutté pour décoller cette porte plaquée sur le wagon par le vent, le contrôleur était déjà loin, de l'autre côté au moins de ces soufflets qui donnent aux trains de grandes lignes l'aspect de gigantesques appareils photographiques. Je regagnai ma place parmi les grognements de corps allongés à travers les banquettes. C'est alors qu'en hissant ma valise jusqu'au niveau des filets je fis basculer un carton à chapeau sur une masse endormie dans un coin.

Le visage jaillit un instant de l'ombre et passa dans la lumière de la veilleuse, bleui comme le masque tragique de la misère et de la désolation. Le carton à chapeau s'ouvrit laissant passage aux chapeaux qu'il contenait et qui roulèrent sur le sol avec le bruit du feutre. Je me penchai pour les ramasser, je les remis dans leur boîte, et montant sur la banquette, installai le tout au-dessus de ma valise dans le filet. Je me penchai alors, le ventre rempli d'une sollicitude écœurante vers cette

masse qui s'était de nouveau retournée dans l'ombre. Des paroles que je prononçai en matière d'introduction et d'excuse il suffira que l'on connaisse le sens général. D'ailleurs elles restèrent suspendues dans le silence et attendent encore la réponse en dehors de laquelle elles manquent résolument leur but.

Je ne sais combien de temps je restai ainsi, figé sur mon coin de banquette, les yeux braqués dans le silence, sur le point d'être aveuglé par son insoutenable éclat. Sur la table le télégramme avait trouvé le panier à pain au terme de sa course. Des mots défilèrent devant moi : c'était ma mère qui se plaignait.

— Alors c'est ainsi que tu nous quittes pour aller je ne sais quoi faire avec ton ami Paul.

— Tu aurais sans doute préféré une fille, dis-je pour mettre terme à cette conversation dont l'intérêt m'échappe encore, et qui ne s'en prolongea pas moins hors des limites mêmes du repas et jusqu'au spectacle cinématographique, auquel M. Charles m'avait convié avec maman. On jouait *L'Incendie de Chicago*. Soixante minutes durant les flammes léchèrent les maisons desséchées et les cuisses gainées de soie d'une star dont le seul nom m'émeut encore au bout de cinq ans et si elle se trouve mêlée à cette histoire c'est le résultat d'un vœu que j'ai fait de ne plus jamais rien écrire qui ne porte sa marque. Quand la lumière se ralluma je reboutonnais ma braguette et regardais d'un œil sévère la personne que l'ouvreuse avait placée à mes côtés. Là-dessus, la débou-tonneuse comprise, nous allâmes boire des liqueurs

chères dans un petit café que M. Charles connaissait : c'était un endroit assez sale mais il était exact que ce que l'on y buvait valait le voyage. En sortant de là je ne marchais plus bien droit et maman proposa que l'on prît le taxi autant d'ailleurs pour m'éviter de rater le train que pour semer cette inconnue dont je crus deviner qu'elle en voulait à mes poches. Et maintenant pourquoi suivre le taxi dans sa marche à travers les rues de la capitale. Nous arrivâmes en avance et j'eus le temps de dîner au buffet de la gare avant de rejoindre mon compartiment.

Les couloirs du train sont étroits, même ceux de seconde classe, aussi quand la fille vint s'adosser à la portière, s'arrêtant juste derrière moi, il n'y eut plus du tout de passage pour les gens qui revenaient, comme j'ai dit, des lavabos. Mais comme à l'heure qu'il est il y a déjà longtemps que le jour s'est levé nous sommes moins dérangés que nous l'aurions été une heure auparavant, heure d'affluence. Le couloir est paisible et celui qui veut être témoin d'une agitation doit se placer de l'autre côté du train pour voir les pelures d'oranges, les papiers gras et les boîtes de camembert, déballées en hâte et vidées de leur contenu, jaillir des fenêtres et consteller la voie. Car ce n'est qu'après s'être lavé que l'on mange dans les trains.

Je sortis donc une cigarette de ma poche et l'allumai au briquet d'un monsieur qui passait, son chapeau sur l'oreille.

— On arrive bientôt à C., me dit-il, tandis que la flamme illuminait son visage de marchand de

bretelles. Comme c'était une affirmation et non une interrogation, ce fut ma réponse qui fut interrogative pour compenser : j'articulai un oui légèrement relevé sur sa fin par un accent mimant le point interrogatif. Je le remerciai et il disparut, grôtesque silhouette, par la portière d'un compartiment.

Non loin de là, le train pénétra effectivement dans une gare. Il y resta quelques minutes, le temps sans doute de changer les sacs postaux ; je revins chargé de journaux et les jambes dégourdies par ces quelques minutes de marche. Sylvère Maes venait de gagner le Tour de France, ce qui était bien vexant pour la France parce qu'enfin si ce devait être toujours des Belges autant tirer tout de suite l'échelle ; un journaliste l'expliquait gravement ; à la première page, le gouvernement était mis en minorité par un vote de la Chambre. Je réussis à lire mon journal, puis je l'enfonçai dans ma poche, blanche envolée réduite à un petit carré, et me mis à réfléchir à la politique intérieure. Mais bientôt ces considérations cessèrent d'occuper la scène de ma conscience et firent place à des obsessions d'ordre beaucoup plus intime. A quelques kilomètres de là elle se trouvait réduite au martèlement torturant, dix mille fois répété, de quelques syllabes. Quand le train traversa D., j'avais envisagé toutes les possibilités qui pouvaient rendre compte de l'appel de Paul sans avoir réussi à m'arrêter sur une seule d'entre elles. Mais du moins la fille d'hier soir était-elle sortie de ma conscience et nageait dans une absence insignifiante à quelques mètres de moi.

Elle réapparut au détour d'un chemin et son



ROMANS, NOUVELLES

Janvier-Juillet 1945

MARC BERNARD

Vert-et-Arget suivi de Portrait de M. Denis

MARCEL BÉALU

L'Expérience de la Nuit

PAUL BODIN

Anne-Marie

JOË BOUSQUET

Le Médisant par Bonté

HENRI CALET

Le Bouquet

LUCIEN CHAUVET

Noroit

JEAN CHAVILLON

La petite École rurale

ANDRÉ CHAMSON

Le Puits des Miracles

MARIE-ANNE COMNÈNE

France

JACQUES DEBU-BRIDEL

Déroute

MARGUERITE DURAS

La Vie Tranquille

ARTHUR FRASNE

Rhapsodie

PIERRE HERBART

Alcyon

JEAN JAUSION

Un Homme marche dans la Ville

PIERRE LAFUE

PATRICE ou *L'ÉTÉ DU SIÈCLE*. — I. — Le Sacrilège

JACQUES LEMARCHAND

Parenthèse

Geneviève

MOULOUDJI

Enrico

(PRIX DE LA PLÉIADE 1944)

DENIS MARION

Si peu que rien

LOYS MASSON

L'Étoile et la Clé

JEAN MECKERT

La Lucarne

CHARLES-LOUIS PARON

Zdravko le Cheval

RAYMOND QUENEAU

Loin de Rueil

C. F. RAMUZ

La Vie de Samuel Belet

RENÉ ROGER

Le Diapason de l'Orage

SIMENON

L'Aîné des Ferchaux

HENRI THOMAS

La Vie ensemble

MAURICE TOESCA

Jeux de Vie, Jeux de Vilains

LOUISE WEISS

LA MARSEILLAISE. — I. — Allons, Enfants de la Patrie

GUILLAUME WODLI

Ceux de la Bonne Auberge